
TRIESTE.

Bien avant que les aigles romaines se posassent sur le lieu, qui dans la suite devait prendre le nom de Ter-giste (128 a J. C.), ces régions étaient peuplées par des tribus troglodytes celto-vénètes, habitantes des cavernes du Carso, dans lesquelles on découvrit de nombreux ustensiles de silex et de bronze. Beaucoup de ces objets, visibles actuellement au Musée Civique d'histoire et d'art, ainsi qu'à celui d'histoire naturelle, peuvent intéresser l'artiste par la grâce ingénue de leur forme, et par le fini de l'exécution. Plus tard, ces tribus se construisirent des redoutes de forme circulaire, et des *châteaux forts*, dont les traces évidentes retrouvées, tant dans les environs immédiats de Trieste, que dans la province, firent aux chercheurs une abondante moisson de documents archéologiques.

A l'époque romaine, surtout aux premiers siècles de l'empire, Trieste devint une florissante ville de trafics et de villégiature. Il est à remarquer que la côte orientale de l'Adriatique, de Aquileia jusqu'à Spalato fut un des sites préférés des Romains pour y construire des villas, dont on trouve des ruines à Montefalcone, à Barcola, près de Trieste, à Cervera, en Barbariga, en plusieurs endroits de la Dalmatie, et dont la principale est la villa où plutôt le palais monumental que Diocletien érigea à Spalato pour y finir en paix le cours de son existence tourmentée. Plusieurs ruines de villas romaines se trouvent à Trieste même: les plus importantes sont celles découvertes en 1888 à Barcola, où les fouilles amenèrent à la lumière des pavements en mo-

saïques de dessins variés et un torse d'athlète en marbre de splendide facture. Lors des fouilles récentes faites le long du Corso, on découvrit aussi les restes d'une villa ornée d'une loggia, d'une terrasse à pergola et annexée à un petit temple. La partie haute de la ville formait le Capitole tergestin; il était orné du temple dédié à Jupiter, Junon et Minerve (divinités capitoliennes) dû à la magnificence du préfet de la marine Ravennoise, Publius Pallius Claudius Quirinale. En 1842 l'architecte Pietro Nobile (auteur de l'église de S. Antonio nuovo) fit exécuter à la base du clocher de S. Giusto des larges ouvertures qui permirent de voir les soubassements et l'ordre corinthien de l'ancien temple; à l'intérieur du clocher se voient des fûts de colonnes et des chapiteaux quelquefois encore en place, d'autres déplacés. Lorsqu'on creusa ces ouvertures on découvrit un petit et gracieux bas-relief représentant *Ariane endormie dévoilée par de petits satyres*.

Du théâtre romain qui donna le nom au quartier populaire appelé Rena (d'Arèna) il reste encore quelques murailles de fondation ainsi que des galeries disparaissant derrière de pauvres masures: on a pourtant l'intention d'isoler bientôt ces ruines si intéressantes. L'amateur de souvenirs de l'époque romaine trouvera des documents de première importance, tant au Musée Civique (Piazza Lipsia 5) qu'au Musée Lapidaire (Via della Cattedrale 17). Par exemple, au Musée Lapidaire se trouvent les piédestaux des statues de Constantin le Grand, de Papirio Papinero, des monuments équestres, à Publius Calpetano Ranzio Quirinale, chef de la plèbe urbaine tergestine, et de celui à Fabius Sevrère sur lequel est gravé un long décret louangeur du collègue des décurions. On y voit aussi la plinthe de la statue d'Octave Auguste, qui un temps s'élevait fièrement au dessus des abîmes du Timavo à S. Canziano. C'est aussi au Musée Lapidaire que sous l'ombre épaisse d'arbres séculaires, s'élève le monument à l'enthousiaste et docte Jean Winkelmann, innovateur de l'archéologie scientifique, tué à Trieste en 1768. Ce monument, tenu dans le style correct et froid des disciples de Canova, est œuvre du sculpteur Antonio Rosa de Belluno. Camille Boito

écrivait un jour; qu'en ce monument tout apparaît dans ce style honnêtement académique qui laisse le cœur en paix, et amène sur les lèvres un léger baillement. Peut-être aujourd'hui que la grande lutte entre les classiques et les médiévalistes, a cessé, traiterait-on le monument moins ironiquement.

Au Musée de Piazza Lipsia en plus des pavements en mosaïques et du buste de Bracola déjà cités, il y a toute une collection de stèles sépulcrales qui appartenaient aux Ascadi Sonziaci et une série de terres cuites tarentines allant du style archaïque au plus pur classicisme, et comprenant des antéfixes, des statuettes, des motifs décoratifs etc. etc. L'objet le plus précieux de la collection tarentine est une inestimable coupe en forme de tête de daim (*rhyton*) en argent repoussé et ciselé, œuvre de l'art ionique de la seconde moitié du V siècle, on en admire surtout le surprenant réalisme et l'impeccable technique.

De l'époque romaine de la décadence (III et IV siècles) nous avons l'arc de Riccardo, tout près l'église des Jésuites. Son origine incertaine donna des ailes à la fantaisie des poètes, historiographes. Dall'Ongaro le chante dans une ode, acceptant la légende qui le fait dater de la venue de Charlemagne, d'autres le considèrent comme une arche d'aqueduc, d'autres comme une porte de la ville ou l'enceinte sacrée d'un temple. Petit, enterré profondément, un peu tordu, il a pourtant en lui ce peu d'antique qui suffit à attirer l'attention et à inspirer le respect.

Aux premiers temps du Christianisme, vers le I siècle, s'éleva la petite église de S. Sylvestre, en l'honneur du Pape Sylvestre I qui baptisa Constantin. Selon la tradition, sur l'emplacement de l'église actuelle, s'élevait primitivement la maison des martyres triestines, Eufemia e Tecla, desquelles on conserva le sarcophage jusqu'en 1700, ainsi que nous le lisons dans les écrits de l'historiographe Ireneo della Croce. L'église très restaurée à différentes époques, est à trois nefs à colonnes, et la façade est ornée d'un petit portique à deux colonnes auxquelles font suite sur l'écoinçon des impostes deux cordons terminés par des têtes. Gracieux et originaux sont les trois petits transènes (fenêtres en pierre ajourée) qui éclairent le clocher.

Et maintenant venons à cette église chère au cœur de tout Triestin comme symbole de sa latinité et comme souvenir de la libre Commune du XIV siècle, à ce San Giusto vers lequel vola l'hommage italien de Carducci.

Comme nous le disions plus haut, sur l'emplacement de S. Giusto, s'élevait primitivement le temple capitolinien de Jupiter, Junon et Minerve; des fragments du soubassement de ce dernier entrèrent dans la construction d'une église dédiée à l'Assomption, édiée vers le V siècle; parallèlement, à droite de cette église s'érigeait, sous le règne de Justinien, (vers 550) une église plus petite, mais à trois nefs aussi, et dédiée aux martyrs S. Giusto et Saint Servolo (corruption de Servulius). Au XIV siècle (1305) les deux églises furent réunies par l'évêque Pedrazzani en un seul édifice dédié à S. Giusto, on supprima la nef de droite de l'une et la gauche de l'autre, on leur substitua la nef centrale actuelle, laquelle a comme caractéristique de son origine du XVI siècle, la rosace d'un fin et délicat travail, et le plafond de bois trilobé et à caissons. Le clocher de la même époque est un vrai type d'architecture fragmentaire: on y voit au milieu de vestiges romains une statue de S. Giusto placée dans une niche; œuvre du XIII siècle. Le pinacle ayant été enlevé en 1422 par la foudre, on ne l'a pas remplacé. Sur la façade de l'église entre les montants de la porte principale, obtenus en sciant en deux une stèle funéraire romaine de la famille Barbia, se trouvent les bustes des évêques Enea Silvio Piccolomini, Andrea Rapicio, Rinaldo Scarlicchio. Le premier devenu Pape sous le nom de Pie II, fondateur de Pienza et humaniste distingué, est encore rappelé par une belle plaque commémorative du XV siècle et par l'épigraphie suivante :

PIO II PONTEFICI MAXIMO

TE PICOLOMINA DEUM SOBOLES DEDIT, INCLYTA PALLAS
ERUDUIT, VIRI DI LAURO TUA CINXIT APOLLO
TEMPORA, TU PATTII PIUS ES DICTATOR OLYMPI
TERGESTI QUONDAM ANTISTES. GRAN MUNERE MAGNO
DONASTI LAEC REFERANT NONAE INBILEA NOVEMBRIS
AT TIBI NOS PARIO LUMATAM IN MARMORE PELTAM.

Comme explication à ce dernier vers nous dirons que le blason des Piccolomini porte quatre croissants de lune disposés sur une croix en écu.

L'intérieur de l'église est à cinq nefs divisées par une série d'arcades posées sur des colonnes et des piliers de différentes grosseur et hauteur, couronnés de chapiteaux de type néo-chrétiens, quelqu'uns cubiques, d'autres d'aspect corinthien, surmontés de "*pulvini*„

La nef centrale de l'église de gauche, dite du Sacrement est terminée par une abside décorée de mosaïques représentant les douze apôtres, œuvre romaine antérieure au VI siècle; dans la calotte se trouve une grande Madone byzantine du XII siècle, entourée par les archanges Gabriel et Michel, le tout sur fond d'or. L'harmonie et l'effet décoratif des frises ornementales sur l'arc de triomphe est tout à fait remarquable.

La nef centrale de l'église droite, dédiée à S. Giusto se termine en une abside ravissante, posée sur cinq arcades, soutenues par des colonnes de marbre de Numidie, couronnées de chapiteaux dont l'abaque est en forme de coussin et qui sont aussi originaux que primitifs.

Des cinq travées des arcades, quatre portent chacune deux peintures à la fresque dans le goût de celles du Giotto, représentant des épisodes de la vie de S. Giusto tandis que la travée centrale offre un document historique très important, consistant dans la personne du martyr portant dans ses bras une vue perspective de la ville, telle qu'on la voyait au XIV siècle; vue faite avec la plus grande précision, jusque dans les détails des édifices, comme par exemple le palais de la Commune crênelé et fortifié, et la cathédrale avec son clocher au complet ainsi que l'épi qui le surmontait et qui est conservé au Musée lapidaire. La calotte de la coupole de cette abside est revêtue de mosaïques du XI et XII siècle, veneto-byzantines représentant le Rédempteur entre Saint Giusto et Saint Servolo, sur fond or. Le trésor de la cathédrale, fermé par un somptueux portail en fer battu, travail allemand du XVI siècle, n'est guère très riche; il possède deux croix processionnelles; une appartient à la confrérie des "*Battuti*„

elle est en argent repoussé et doré, c'est une œuvre grecque du XIII siècle, l'autre est un don de la famille Giuliani (1380). En plus de ces deux objets on conserve un ostensor donné par Louis XVIII roi de France en 1815, comme souvenir de la translation des corps des princesses Marie Adélaïde et Victoire Louise, qui, venues à Trieste en 1799 pour y chercher un refuge pendant la Révolution, y moururent, et furent ensevelies dans notre cathédrale, jusqu'au jour où pendant la Restauration la frégate "La Fleur de Lys", vint en emporter les restes. A S. Giusto sont aussi ensevelis les membres de la branche aînée des Bourbons d'Espagne et précisément dans la chapelle de St. Charles Borromeo. La nef centrale fut partiellement restaurée pendant ces dernières années par les architectes Enrico Nordio et Ruggero Berlam, sur le type des fragments de peinture découverts sous une couche d'enduit; pourtant l'abside principale peinte grossièrement en 1842, avec de classiques caissons en clair-obscur, attend encore une intelligente restauration qui la mette en harmonie avec le reste de la singulière et vaste église.

La Renaissance ne laissa aucune trace de ses beautés à Trieste, il en est de même pour l'art fastueux du XVII siècle. Le XVIII siècle est rappelé dans l'église des Jésuites, imaginée par le grand peintre en perspective Père Andrea Pozzo, lequel dans l'édification de la façade donna libre cours à sa fantaisie de décorateur, et se démontra vaillant architecte dans l'érection de l'intérieur de l'édifice. Dans l'église se trouve un beau tableau de Sassoferrato. Mais voici que s'approche celui qui devait réveiller de son long sommeil la paresseuse Marchande comme la nomme notre Revere.

Venu une première fois en 1797, Napoléon retourna à Trieste pour un plus long séjour le 18 mai 1809, il secoua l'inertie des citadins, ouvrit les premières écoles italiennes que d'autres avaient peureusement et ingratement refusées, apporta les idées et les conceptions romaines qui constituèrent le style Empire. Sous cette nouvelle impulsion s'élevèrent de toutes parts les constructions de style romain qui plus que toutes autres embellissent et ornent notre

ville. Le palais Carciotti au beau pronaos ionique, la Bourse élégamment ornée de statues par Rosa, le théâtre Verdi, la villa Necker, celle de Bacciochi, la villa de la comtesse Lipona, c'est à dire Caroline Murat, où les joyeux honneurs finirent par des tristes deuils, après que l'héroïque roi soldat eut été fusillé à Pizzo di Calabria; toutes ces constructions sont de beaux exemples de ce neo-classicisme napoléonien.

Le palais du docte e subtil Panzera, la maison Romano, residence des ducs de Montfort, et les nombreuses constructions de Pietro Nobile, sont autant d'exemples de la bienfaisante influence de cette époque, qui si elle ne fut pas très agreable aux contemporains rétrogrades, apparait à nos yeux dans toute la beauté de sa vrai lumière.

Trieste, giugno 1910.
